(9)

# PHYSIOLOGIE

DE

# LA GLANDE LACRYMALE.

Digitized by the Internet Archive
in 2015

https://archive.org/details/b22283870

# PHYSIOLOGIE

DE

# LA GLANDE LACRYMALE;

PAR J.-J. BEAUX,

ÉTUDIANT EN MÉDECINE.

..... *Est quædam flere voluptas.*

OVIDE.

A PARIS,

CHEZ J.-B. BAILLIÈRE, LIBRAIRE,

RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE, N°. 16.

1821

DE L'IMPRIMERIE DE FEUGUERAY,
rue du Cloître-Saint-Benoît, n°. 4.

# PHYSIOLOGIE

DE

# LA GLANDE LACRYMALE.

*État de la Glande lacrymale pendant le sommeil.*

Les physiologistes pensent que la glande lacrymale sécrète en tout temps : dans le sommeil cependant cette glande n'agit pas : voici une observation qui le prouve : lorsqu'on est réveillé en sursaut le jour ou la nuit, les paupières s'ouvrent subitement; par leurs clignemens, elles frottent les parois de la conjonctive l'une contre l'autre; comme ces parois ne sont pas humectées par l'humeur qu'elle produit et par les larmes qui ont cessé d'être sécrétées, elles s'irritent, causent une douleur vive, qui force à fermer les paupières. Pour faire cesser ces picotemens plus vite, on a l'habitude de contracter le muscle naso-palpébral, et de frotter les paupières un peu fortement avec le doigt indicateur contre le globe de l'œil; par ce moyen, l'on fait cesser la douleur; la

glande lacrymale, irritée aussitôt, sécrète des larmes qui sont étendues sur toute la surface de la conjonctive par ces frottemens répétés.

De peur que l'on ne confonde ces picotemens avec l'éblouissement que produit une lumière vive, voici les moyens de les distinguer :

1°. Au moment du réveil en sursaut, dans la nuit la plus profonde, les picotemens que cause la conjonctive sont aussi forts qu'en plein jour.

2°. On peut, si c'est en plein jour, entr'ouvrir les paupières pour laisser passer les rayons lumineux, et l'on ne ressent la douleur qu'en clignotant.

3°. Les picotemens sont d'autant plus forts qu'on clignote davantage.

4°. Ces picotemens sont bien différens de l'éblouissement plus ou moins intense que la lumière produit sur la rétine.

*Cause de la sécrétion continuelle des larmes pendant la veille.*

Il est donc bien prouvé que pendant le sommeil la glande lacrymale n'agit pas. Lorsque le réveil est tranquille, une espèce de douleur, appelée *cuisson*, détermine le cligne-ment, et par continuité l'irritation de la glande

lacrymale, avant que les paupières soient ouvertes; cette cuisson se renouvelle à intervalles plus ou moins rapprochés, et entretient ainsi un écoulement continuel de larmes pendant la veille.

Les physiologistes croient que ces cuissons sont produites par le contact de l'air; mais c'est une erreur; on les éprouve quand les paupières sont fermées; ils commencent au moment du réveil, avant qu'elles soient ouvertes.

*Marche des larmes pendant la veille.*

Les larmes sécrétées par la glande lacrymale sont étendues sur la conjonctive par les mouvemens d'élévation et d'abaissement des paupières, et entraînées de dehors en dedans par les contractions du muscle naso-palpébral; une partie est absorbée par l'air, peut-être aussi par la conjonctive; le reste est absorbé par les points lacrymaux.

*Usage attribué aux larmes.*

L'usage des larmes est, dit-on, d'humecter la conjonctive, et de lui faire supporter les frottemens qu'elle éprouve quand l'œil se meut,

ainsi que les paupières. Mais on lit, article *Lacrymal* du Dictionnaire des Sciences médicales, que « la glande lacrymale squirrheuse, enlevée entièrement, l'humeur exhalatoire fournie par la conjonctive suffit pour en humecter et lubrifier convenablement la surface. » Les praticiens ne connaissent qu'un exemple de l'extirpation d'une glande lacrymale squirrheuse, par Guérin; il paraît que l'auteur de l'article *Lacrymal*, M. Jourdan, en a vu d'autres; d'ailleurs, ceci est facile à croire; les membranes séreuses s'accoutument au contact de l'air. « Quelquefois la plaie, suite de l'opération de l'empyème, reste long-temps fistuleuse quand le malade a peu d'embonpoint, et ne se ferme qu'à l'époque où la maigreur cesse; l'air continue à entrer et à sortir alternativement entre le poumon et la plèvre; mais ces surfaces intérieures en contractent l'habitude; et, comme diverses observations le prouvent, sa présence n'est pas aussi nuisible qu'on pourrait le croire. » (Richerand, *Nosogr. Chirurg.*, 3e édit., tom. IV, pag. 186, *Maladies de l'Appareil respiratoire.*)

Puisque les membranes séreuses peuvent s'accoutumer au contact de l'air, on peut donc conclure que si la glande lacrymale n'avait pas un autre usage que celui qu'on lui attribue,

elle n'existerait pas. Comment la nature, qui emploie avec tant d'art les moyens les plus simples pour accomplir ses desseins, aurait-elle creusé une petite cavité à la partie externe et antérieure des fosses orbitaires, y aurait-elle placé une glande qui reçoit une artère, un nerf, une veine, des vaisseaux lymphatiques formés tout exprès pour elle, et pourquoi faire encore ? Pour sécréter un fluide qu'elle aurait pu se procurer tout aussi bien, en cas que cela eût été utile, en faisant sécréter un peu plus la conjonctive.

*Influence du cerveau sur la glande lacrymale.*

Passons maitenant à une autre série de phénomènes qui nous conduira à connaître l'usage principal de cette glande.

Dans le cerveau se développent des idées, soit par l'influence de causes extérieures à cet organe, soit par ses propres forces, sans que l'on ressente dans aucune partie du corps du plaisir ou de la douleur; mais il est certaines idées que cet organe ne peut avoir sans qu'il ne se développe aussitôt, dans d'autres organes, du plaisir ou de la douleur : on dit, dans ce cas, que l'homme est ému; c'est dans un grand nombre de ces émotions que la glande

lacrymale augmente sa sécrétion ; alors les larmes, dont les propriétés changent suivant les émotions, douces dans la joie, l'attendrissement, etc., brûlantes dans la haine, le désespoir, etc., devenues trop abondantes pour être absorbées toutes par les points lacrymaux, coulent sur le visage ; si l'émotion augmente, les larmes sont encore sécrétées en plus grande quantité.

*Influence des autres organes sur la glande lacrymale.*

Nous venons de voir le cerveau développer la sensibilité de plusieurs organes, et de là résulter l'accroissement d'action de la glande lacrymale; mais des douleurs développées directement dans ces organes par des corps extérieurs, ou comme spontanément, agissent aussi, chez les personnes dont les sympathies sont développées, sur la glande lacrymale par le moyen du cerveau, ce qui en fait augmenter la sécrétion.

*Usage attribué aux larmes qui coulent sur le visage.*

C'est une chose bien digne de frapper d'étonnement le physiologiste que cette excitation de la glande lacrymale ! Pourquoi cette petite glande, qui sécrète si tranquillement les larmes dans l'état de calme, redouble-t-elle d'action, les sécrète-t-elle en si grande abondance, dès que le trouble naît dans un organe quelconque ? Quoi qu'il en soit, l'observation a appris que les personnes tristes attristent celles qui les voient dans cet état ; que la tristesse qu'elles font naître augmente ordinairement lorsqu'elles versent des larmes, et qu'alors on est comme instinctivement porté à les secourir. On a conclu de là que, puisqu'on est attendri plus fortement au moment où l'on voit couler les larmes, ces larmes étaient un moyen que la nature avait accordé à l'homme pour exciter la pitié de ses semblables. Cette opinion est adoptée généralement : aussi on lit, article *Larmes* du Dictionnaire des Sciences médicales : « Les larmes sont beaucoup plus abondantes dans l'enfance et la vieillesse que dans l'âge adulte ; il semble que la Providence ait voulu ménager un moyen

d'exciter la pitié de nos semblables aux époques de la vie où nous avons le plus besoin de secours. »

*Réfutation de cette opinion.*

Lorsqu'on objecte à quelques-unes des personnes qui croient que les larmes attendrissent, que, d'après leur raisonnement, elles sont obligées de conclure que les larmes ont en elles la propriété d'attendrir, elles l'abandonnent, et elles disent que ce serait une absurdité; que les larmes produisent cet effet parce qu'elles indiquent que la personne qui pleure est affligée, et que c'est cette indication qui a cette propriété; mais ceci est encore faux. Si une personne qui n'est pas présente et à laquelle on ne s'intéresse pas, est affligée, l'on n'éprouve aucune émotion; et si l'on s'y intéresse, l'émotion est produite par les idées que cette fâcheuse nouvelle fait rappeler à la mémoire, et non par la nouvelle elle-même.

Nous arrivons enfin à ceux qui disent que les larmes attendrissent par une propriété qui leur est inhérente. Voltaire doutait de l'existence de cette propriété; il dit, Dictionnaire philosophique, article *Larmes* : « Les larmes sont le langage muet de la douleur; mais pourquoi? quel rapport y a-t-il entre une idée triste et

cette liqueur limpide et salée ? La nature a-t-elle voulu faire naître en nous la compassion à l'aspect de ces larmes qui nous attendrissent et nous portent à secourir ceux qui les répandent ? L'usage des larmes ne paraît pas avoir une fin si déterminée et si frappante que celui des yeux; mais il serait beau que la nature les fît couler pour nous exciter à la pitié. »

Pour détruire cette opinion, ne suffirait-il pas de mouiller son doigt de larmes et de les regarder? car, si les larmes avaient la propriété qu'on veut leur donner, elles produiraient alors l'attendrissement.

*Cause de l'attendrissement que l'on éprouve à la vue d'une personne qui pleure.*

Voici, je crois, ce qui démontrera la cause de l'attendrissement que l'on éprouve à la vue d'une personne qui pleure. Voyez cet inconnu : il est calme et ne produit sur vous aucune émotion; insensiblement la tristesse se répand sur son visage, elle augmente graduellement; mais il arrive un moment où cette tristesse prend un accroissement considérable : c'est alors que les larmes coulent sur son visage ( l'expression de la tristesse a été produite, comme on sait, par les muscles, qui d'abord se sont contractés

avec une force uniforme, et ensuite ont accéléré subitement leurs contractions). Dès le commencement, vous avez éprouvé un léger attendrissement qui s'est augmenté subitement comme sa tristesse. L'on voit facilement qu'il est inutile de recourir aux larmes pour se rendre raison de l'accroissement d'attendrissement que l'on éprouve au moment où l'on voit pleurer une personne affligée, puisque cette émotion, devenue tout-à-coup plus vive, peut fort bien s'expliquer par l'augmentation subite de la tristesse de cette personne. D'ailleurs, on ne peut pas savoir si les larmes ont quelque puissance, car le visage couvert de ces larmes venant se peindre sur la rétine, comment cette expansion nerveuse pourrait-elle distinguer la puissance des larmes, si elles en avaient une, de celle de la physionomie? Cela est impossible. Eh bien! si l'on ne peut pas prouver leur puissance dans l'exemple ci-dessus, comment s'y reconnaître lorsqu'on est influencé par l'attitude, les mouvemens, les gestes, les regards, les prières, l'altération de la voix de la personne affligée? Si l'on aime cette personne, il suffit quelquefois de savoir qu'elle est dans la douleur pour être désespéré, même en son absence. Certes, il faut moins de difficultés pour faire tromper les hommes!

*Véritable usage des larmes qui coulent sur le visage.*

Cet usage attribué aux larmes qui coulent sur le visage est donc faux. Voici quelques idées qui me paraissent plus vraisemblables. Dans certaines circonstances, lorsque le cerveau est modifié soit par une cause morale, soit par l'influence d'un organe, l'on éprouve une difficulté de respirer, un sentiment de constriction à la gorge; si la cause qui agit sur le cerveau est intense, on a en même temps une douleur à la région épigastrique. Ces deux irritations de la poitrine et de l'épigastre persévèrent si le cerveau reste dans le même état, augmentent si le cerveau s'affecte davantage. Dès que les larmes coulent sur le visage, le plus souvent toutes ces irritations s'arrêtent, diminuent ou disparaissent tout-à-fait. Personne ne niera ces faits, car nous avons tous versé des larmes, et nous savons tous qu'elles soulagent. Cette disparition de l'affection cérébrale et de l'irritation des autres organes est facile à expliquer: elle est le résultat d'une irritation qui se développe subitement sur le visage; la nature a tout préparé pour cela; une douleur se développe à la conjonctive, cette membrane s'in-

jecte de sang, des élancemens se manifestent au bout du nez, la partie antérieure du visage devient douloureuse, elle se fronce, se ride, rougit, surtout à l'endroit des yeux, du nez et des joues; ce sont sur ces parties enflammées momentanément que sont versées des larmes, mais principalement dans les affections tristes, des larmes brûlantes, et qui laissent, si elles coulent quelque temps, une rougeur durable sur leur passage. Cette irritation, cet exutoire physiologique, si je puis m'exprimer ainsi, a plus ou moins d'étendue, détruit plus ou moins facilement l'irritation des autres organes. L'émotion est-elle légère, quelques larmes paraissent sur la conjonctive injectée, et l'émotion cesse; l'attention a été portée sur l'écoulement de ces larmes qui roulent dans les yeux, on s'occupe à les essuyer. Est-elle plus forte, c'est alors que le visage devient rouge, qu'il est inondé de larmes. Quelquefois la cause de l'émotion continue à agir: alors les larmes continuent aussi à couler et empêchent le plus souvent cette émotion d'augmenter. Mais dans quelques circonstances, d'autres causes viennent augmenter l'émotion avec tant de violence que l'aliénation mentale, les maladies cérébrales ou la mort surviennent.

Ceci démontre donc évidemment l'usage prin-

cipal de la glande lacrymale ; elle sert à prévenir les désordres qui résulteraient des émotions trop vives, des irritations sympathiques, comme celles, par exemple, qui se développent à la région épigastrique à l'occasion d'une inflammation un peu forte dans un organe quelconque, et qui en fort peu de temps deviennent plus dangereuses que cette inflammation.

*Objection.*

Voici une objection que beaucoup de personnes m'ont faite : la face devient rouge parce qu'elle est plus sensible que les autres parties du corps, à cause de la quantité de rameaux nerveux qui s'y rendent. Comme le cerveau est irrité en ce moment par le sang qu'il reçoit, il n'est pas étonnant que la glande lacrymale le soit aussi : de là l'augmentation de sa sécrétion, qui ne sert à rien. Si l'irritation qu'on ressent à l'épigastre cesse au moment de l'écoulement des larmes, c'est qu'elle s'est portée à la face, de même qu'une fièvre se termine par des sueurs abondantes.

*Réponse.*

Si la face devient rouge parce que la sensibilité de cette partie est plus grande que celle des autres parties du corps, pourquoi toutes les émotions ne commencent-elles pas par faire rougir les mêmes parties du visage? il en est de même pour la glande lacrymale. Si le cerveau irrite cette glande, parce qu'il est irrité lui-même par le sang qu'il reçoit en abondance; pourquoi n'irrite-t-il pas en même temps les glandes salivaires? Pourquoi, dans la colère avec réaction, les glandes salivaires sécrètent-elles si abondamment la salive, qu'elle sort de la bouche, tandis que les larmes ne coulent pas? Pourtant, d'après cette supposition, cela devrait être. La fin de l'objection n'a pas plus de valeur; on n'aperçoit dans le corps humain aucun transport d'irritation. On dit, par exemple, que les érysipèles changent de place, parce qu'on voit que l'inflammation disparaît dans une partie de la peau, et qu'une autre partie de cette membrane s'enflamme. L'on ne peut pas conclure de ce phénomène que c'est l'irritation qui a changé de place; il faudrait prouver que l'irritation peut se déplacer, ce qui est impossible;

et ensuite il faudrait démontrer qu'elle se déplace, c'est ce qu'on n'a pas fait. Comment a-t-on pu croire depuis des siècles chasser l'irritation, la poursuivre, la faire revenir, sans avoir vu que toutes ces idées n'étaient fondées que sur une fausse apparence ? Voici les faits : une irritation paraît dans une partie, cette irritation rend d'autres parties du corps susceptibles de s'irriter, et souvent, sans causes appréciables pour nous, une autre partie s'irrite fortement et fait cesser la première irritation. L'art produit la même chose : une irritation est dans la plèvre; on applique les sangsues sur la peau qui correspond au point de la poitrine qui est douloureux, et cette seconde irritation que cause les sangsues fait cesser la première.

*Résultat de l'absence des glandes lacrymales.*

Maintenant que nous avons répondu aux objections que l'on nous a faites, et qu'il reste bien démontré pour nous que la glande lacrymale augmente sa sécrétion dans certaines circonstances, afin de produire sur les joues une irritation qui en fasse disparaître d'autres, voyons ce qu'il en résulterait si cette glande n'existait pas. L'histoire nous apprend qu'une

foule d'êtres ont été tellement ébranlés par une émotion, qu'ils sont morts aussi subitement que s'ils eussent été foudroyés ; d'autres ayant reçu une émotion moins forte, ont éprouvé une oppression de poitrine, une douleur obtuse à la région épigastrique qui ont persisté après que la cause qui les avait produites n'a plus agi, et cette oppression est devenue plus forte, et s'est terminée par la mort sans que l'écoulement des larmes ait pu avoir lieu. Un plus grand nombre d'émotions moins intenses n'ont pas causé la mort, mais elles ont troublé pour un temps plus ou moins long, et même quelquefois pour toujours, la santé ; elles ont fait naître des inflammations dont le siége le plus fréquent était dans l'estomac, l'hypochondrie, la mélancolie, la manie, la démence, etc. Enfin, quelquefois les émotions sont d'abord légères ; mais les causes qui les ont fait naître recommencent à agir; les larmes coulent d'abord ; si l'émotion augmente, elles se suppriment et la syncope survient.

Toutes les fois que ces irritations produites par des causes morales ne commencent pas avec autant de force, les larmes les empêchent de s'accroître au point de produire les accidens dont je viens de parler. Si la glande lacrymale n'existait pas, il me paraît donc bien prouvé que

certaines émotions deviendraient dangereuses par leur accroissement, et même qu'elles seraient causes de la mort. Mais si nous portons nos regards sur notre malheureuse espèce, nous voyons que la douleur est sa triste compagne, et que souvent elle a besoin de verser des larmes. Il faut donc conclure de là que puisque l'écoulement des larmes a lieu chez beaucoup d'individus, beaucoup d'individus aussi évitent par ce moyen les dangers dont nous avons parlé.

Mais, me dira-t-on, vous avez prouvé que la glande lacrymale a une grande puissance, qu'elle conserve la vie dans beaucoup de circonstances, et chez un assez grand nombre de personnes; ne pouvez-vous pas encore étendre davantage l'utilité de cette glande? Voyez cet enfant : à peine est-il venu au jour qu'il verse des larmes; il s'accroît, et bientôt, à la moindre contrariété, il se met dans des colères épouvantables; sa face devient rouge, pourpre; sa tête est pleine de sang, les artères du cou battent avec force; on dirait que ses jugulaires vont se déchirer tant elles sont gonflées; il trépigne, il pousse des cris; alors les glandes lacrymales sécrètent des larmes abondantes; ces deux sources salutaires rétablissent bientôt le calme. Mais ces passions se renouvellent à chaque ins-

tant, et elles ont un caractère de violence qu'on ne retrouve pas chez l'adulte, qui les modère encore par l'éducation, le raisonnement, etc. Chez les enfans elles sont donc bien plus dangereuses, et si elles n'étaient pas arrêtées par les larmes, nul doute qu'elles ne finiraient par les faire succomber sous leurs chocs répétés. Nul enfant n'est exempt de cette loi. Si vous admettez l'utilité de la glande lacrymale pour la conservation de la vie d'un seul, pourquoi ne l'admettriez-vous pas pour celle de tous? Je ne vois rien qui puisse vous arrêter, et vous-même vous êtes forcé de convenir que, sans cette glande, l'espèce humaine n'existerait pas.

J'avoue que si l'on me faisait une pareille objection, il me serait bien difficile d'y répondre, car il est de fait que certaines émotions ont été causes de mort ou de maladies, lorsqu'elles ont été tellement fortes, que la sécrétion de la glande lacrymale n'a pas pu s'établir; d'autres émotions moins intenses ont été arrêtées par les larmes; mais toutes seraient-elles devenues assez fortes pour causer la mort si elles n'avaient pas été arrêtées? Dans quelques-unes d'entre elles, les larmes se sont supprimées, et la syncope est survenue; il n'est pas bien prouvé que les autres émotions ne se seraient pas terminées de même si les larmes

n'avaient pas paru. Peut-être aussi que ces larmes ont pour but d'empêcher ces émotions d'être de trop longue durée. Il est vrai que l'on me répondra que, pour les enfans, cette objection n'est pas d'une grande valeur ; car ce ne serait pas par leur longueur qu'elles seraient dangereuses, mais bien par leur intensité ; les larmes ne couleraient pas chez eux que leurs émotions ne dureraient pas plus long-temps.

Peut-être que le lecteur, plus heureux que moi, résoudra facilement cette difficulté.

*Augmentation de la sécrétion de la Glande lacrymale considérée comme moyen thérapeutique.*

Les considérations précédentes peuvent servir, il me semble, à la thérapeutique. Un homme se brûle la cervelle, sa femme accourt, suivie de sa nièce âgée de quinze ans. Cette jeune fille voit le cadavre renversé à terre et tout ensanglanté ; elle ne peut plus respirer et pousse de temps en temps de longs soupirs. On l'éloigne de ce lieu ; le médecin, appelé aussitôt, ordonne une potion anti-spasmodique. Plusieurs jours se passent dans cet état. Sa tante venait souvent auprès d'elle, le cœur déchiré par la douleur ; elle pleurait amèrement sur le sort d'un époux et d'une nièce

chéris. Alors l'oppression de cette jeune fille augmentait; son visage exprimait les angoisses qu'elle endurait, et elle suppliait sa tante de ne pas s'affliger auprès d'elle, parce que cela lui faisait de la peine, et qu'elle ne pouvait pas comme elle se soulager en pleurant. L'oppression augmenta, et elle mourut au bout du sixième jour. Si l'on avait pu établir la sécrétion des larmes, l'oppression aurait diminué : la malade le prévoyait bien, mais elle ne pouvait pas pleurer. Il en arrive de même à ceux qui, ayant envie de pleurer, ne le peuvent pas, parce qu'ils sont retenus par la crainte, ou toute autre cause quelconque : ils connaissent si bien le soulagement qu'ils doivent éprouver de l'écoulement des larmes, qu'ils se dérobent aux regards pour pleurer à leur aise. Ce moyen est donc déjà employé par tous les hommes; la médecine peut s'en emparer et l'appliquer à tous les cas convenables : ainsi toutes les fois que cette sécrétion ne peut s'établir, il faut que le médecin vienne au secours de la nature et rétablisse l'ordre qui est troublé. Ne pourrait-on pas provoquer la sécrétion des larmes par des substances irritantes, comme les bulbes d'ail, de seille, l'ammoniaque, etc.? Si ces moyens ne réussissaient pas, on appliquerait des sangsues à l'épigastre,

et ensuite l'on provoquerait de nouveau la sécrétion lacrymale.

La musique est peut-être un des meilleurs moyens à employer (article *Musique* du *Dictionnaire des Sciences médicales*, page 68) : « Les ouvrages des anciens philosophes, ceux des médecins des différens âges sont remplis d'observations qui ne laissent aucun doute sur la réalité de ses effets. L'application de la musique à la médecine remonte aux temps les plus anciens. Pindare, dans une de ses odes, raconte qu'Esculape traitait certains malades en leur faisant entendre des chants agréables et mollement voluptueux. »

69. « Dodart rapporte, dans l'*Histoire de l'Académie des Sciences*, qu'un musicien fut guéri d'une fièvre violente par le plaisir que lui fit éprouver un concert qu'on lui donna dans sa chambre. »

71. « Un homme d'une forte constitution et livré à des occupations sérieuses, perdit un fils qu'il aimait avec idolâtrie. Ce malheur le plongea dans un état de stupeur, d'anéantissement, qui tarit la source consolatrice des larmes ; bientôt il éprouva des douleurs fort aiguës aux hypochondres, et qui se prolongeaient dans tout l'abdomen ; une effusion ictérique se fit remarquer sur toute la surface de la

peau; ses souffrances s'aggravèrent et le mirent hors d'état de vaquer aux devoirs qu'il avait à remplir dans la société; il perdit l'appétit; une faiblesse extrême semblait lui annoncer sa fin prochaine. Le besoin de pleurer le pressait depuis trois mois, sans qu'il pût le satisfaire. Il avait abandonné la musique, qu'il aimait, qu'il cultivait dans ses loisirs comme un délassement propre à entretenir sa santé, enfin, comme un moyen hygiénique. Un jour, étant enfermé dans son cabinet, le hasard offrit à ses yeux l'admirable *Oratorio* de Paesiello, intitulé *la Passion;* ce chef-d'œuvre renferme un air en *fa* bémol qui est de l'expression la plus touchante, et que le malade n'avait jamais pu exécuter sans s'attendrir. Il essaya ce morceau, qui porta dans son âme la plus vive émotion; bientôt des pleurs abondans inondèrent son visage; l'air, dix à douze fois répété, produisit toujours le même effet; enfin, fatigué de chanter, affaibli par les larmes qu'il avait répandues, il sentit, pour la première fois depuis trois mois, le besoin de dormir. Un sommeil profond et réparateur lui prodigua ses bienfaits. En s'éveillant, ce père infortuné éprouva pour la première fois le besoin de manger : déjà son ictère était diminué, ainsi que les douleurs abdominales. Il se remit à

chanter le morceau qui avait agi d'une manière si prodigieuse sur lui, et qui lui arrachait toujours de nouveaux pleurs, dont l'effet salutaire était manifeste. Trois jours suffirent pour le délivrer de tous ses maux physiques : sa mort seule pourra effacer de son cœur la blessure qu'elle lui a faite. »

FIN.